

Frank Lestringant

Université de Paris IV – Sorbonne

Madère, les îles portugaises de l'Atlantique et l'Insulaire de la Renaissance

Un manteau d'îles

Si je voulais employer un style littéraire et pathétique, je dirais: “jeter le manteau des similitudes sur un monde nu”, le monde nouveau-né dont l'Occident venait d'accoucher à son insu. Car le réseau des similitudes forme un tissu rassurant et protecteur, imperméable à toute étrangeté, d'une densité telle qu'il épargne, évite tout affleurement du réel, du “novus”. Raconter le nouveau monde se ramène au précepte évangélique: “vêtir ceux qui sont nus”, l'une des sept œuvres de miséricorde.

Mais on peut envisager l'image du monde à la Renaissance de façon plus audacieuse et plus euphorique. Le réseau des similitudes est rassurant, sans aucun doute, mais la bigarrure d'une nature inouïe le déborde et le déchire sans cesse, pour la plus grande joie de ceux qui, prompts à s'émerveiller, refusent d'enfermer cette dernière dans le cadre étroit et rigide hérité de l'Antiquité. Cette allégresse devant l'inconnu est nettement perceptible dans l'œuvre d'André Thevet (1516-1592), voyageur au Levant, puis au Brésil, franciscain défroqué et cosmographe successivement de quatre rois de France, Henri II, François II, Charles IX et Henri III¹. Tout l'œuvre géographique de Thevet aboutit

¹ Sur la carrière d'André Thevet, voir Frank Lestringant, *André Thevet, cosmographe des derniers Valois* (Genève: Droz, 1991); du même, *Sous la leçon des vents. Le monde d'André Thevet, cosmographe de la Renaissance* (Paris: Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003).

à un volumineux *Grand Insulaire et Pilotage*, qui illustre la vogue de l'*Isolario* ou *Islario* au XVI^e siècle: un atlas exclusivement composé de cartes d'îles et qui les comprend toutes. Ce succès des atlas insulaires, ou Insulaires tout court, a des causes historiques. Les grandes navigations et l'essor des voies maritimes voient d'une part la multiplication des îles et d'autre part la valorisation des îles escales, des îles comptoirs au détriment des continents. La floraison des Insulaires correspond à cet âge de fragmentation et de dissémination qui accompagne la naissance de la première économie-monde². L'examen des îles portugaises de l'Atlantique dans l'œuvre d'André Thevet, et tout spécialement de Madère, nous servira ici d'illustration.

Thevet n'a franchi qu'une seule fois l'Atlantique, aller et retour. C'était en 1555-1556 pour accompagner, en qualité d'aumônier de la colonie, le chevalier de Villegagnon au Brésil. Il n'attendit pas la chute de la France Antarctique après cinq ans à peine d'existence, le 15 mars 1560, mais il rentra en France, prudent et malade, par le vaisseau même qui l'avait amené. Cet unique voyage au long cours allait pourtant décider de sa carrière et lui permettre de s'affranchir de son ordre religieux. Le livre qu'il publia à son retour, *Les Singularitez de la France Antarctique* (1557), lui valut une certaine notoriété, les louanges des poètes contemporains, de Jodelle à Ronsard, et la charge de cosmographe du roi qu'il conserva jusqu'à sa mort, quelque trente ans plus tard.

Ni à l'aller ni au retour Thevet ne semble être passé par Madère et il n'a pas abordé aux Açores, passant selon toute apparence très au large de l'archipel. La flotte de Villegagnon, lors du voyage aller, a suivi la volte selon l'alizé, gagnant les Canaries puis le Cap-Vert avant de s'élancer au plus court à travers l'Atlantique jusqu'au Nordeste brésilien. Au retour, le navire de Thevet est remonté vers la Floride, suivant l'alizé dans l'autre sens, puis porté jusqu'en Bretagne par le

² Le présent exposé illustre et complète une réflexion amorcée ailleurs. Voir: Frank Lestringant, *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires, de la Genèse à Jules Verne* (Genève: Droz, 2002).

courant du Golfe, le *Gulf stream*, et de là en Normandie, vers l'estuaire de la Seine. Ce qui n'empêche nullement Thevet de parler de l'un et l'autre archipels, comme s'il les avait foulés. Il le fait d'emblée dans *Les Singularitez de la France Antarctique*, avant d'y revenir plus au long dans sa volumineuse *Cosmographie universelle* de 1575 et enfin dans *Le Grand Insulaire et Pilotage*, son grand œuvre inachevé de la fin des années 1580, et dans un doublon partiel intitulé *l'Histoire de deux voyages*, ultime retour sur l'unique voyage de 1555 dans la compagnie du chevalier de Villegagnon.

L'ordre descriptif

Les îles, comme les villes, relèvent de la rhétorique de l'éloge. La trace s'en conserve dans les guides de voyage d'aujourd'hui, qui proscrirent en général les termes dépréciatifs et vantent les qualités de la plus humble bourgade, les avantages du plus modeste site. L'ordre de la description, c'est-à-dire la «disposition», est dicté par la rhétorique épéictique héritée des anciens³. C'est cet ordre qui, dans sa répétition monotone de chapitre en chapitre, assure la cohérence de l'ensemble. La coutume – «ma coutume», dira le dominicain géographe Leandro Alberti dans la *Descrittione di tutta Italia*, «*il mio costume*»⁴ – est de commencer par les noms. Avant la chose, vient le nom pour la désigner. Toute description géographique commencera donc par un nom et son étymologie, c'est-à-dire un récit étiologique, qui explique par une

³ Voir sur ce point Laurent Pernot, «Topique et topographie: l'espace dans la rhétorique épéictique grecque à l'époque impériale», in Christian Jacob et Frank Lestringant, éd., *Arts et légendes d'espaces* (Paris: Presses de l'École normale supérieure, 1981), p. 99-109; du même, «L'éloge des cités», *La Rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain* (Paris: Institut d'études augustiniennes, 1993, t. I, I, II), pp. 178-216.

⁴ Leandro Alberti, *Descrittione di tutta Italia di F. Leandro Alberti Bolognese. Aggiuntavi la Descrittione di tutte l'Isole. Riproduzione anastatica dell'edizione 1568, Venezia, Lodovico degli Avanzi. Con apparato critico regionale* (Bergamo: Leading Edizioni, 2003, vol. II); *Isole appartenenti alla Italia*, «Corsica Isola», f. 6 r^o.

anecdote ou la vie d'un personnage réel ou imaginaire ou l'origine de la dénomination. De cette manière est placé sous l'œil du lecteur l'éventail des mérites et des qualités de l'objet considéré, ainsi exalté par annominations et «allusions» verbales, ces jeux sur la matière sonore des noms. Dans le cas de Madère, la réponse va de soi, et ce n'est nullement une surprise: «La grande abondance de bois de ceste isle a causé, qu'on l'a nommée *Madere*, pource que ce mot en Espagnol [Thevet aurait pu dire en portugais], signifie autant que Bois»⁵.

Après le nom et le discours étymologique, nous dit Leandro Alberti, vient “la narration particulière” de l'île, topographie et histoire mêlées⁶; en troisième lieu, “altre cose”, ce qui, on l'avouera, constitue une catégorie bien vague, en fait la menue monnaie des singularités naturelles et morales. Juste après l'étymologie de Madère, Thevet indique la situation géographique de l'île en latitude et longitude et la distance par rapport aux terres voisines: «Elle est posée entre le destroit de Gibraltar et les Canaries vers l'Ouest, quoy qu'elle regarde le Su: et venant des Essores, on la costoye à main droicte, loing de terre ferme quelques quarantecinq lieuës, et des isles Fortunées soixantetrois, en ayant vingtcing de longueur et dix de large, s'estendant de l'Est à l'Ouest, estant située au troisieme Climat sur le milieu, au huictieme parallele, ayant son plus long jour artificiel de quatorze heures, et gisant à trentedeux degrez et demy de latitude»⁷.

C'est alors l'histoire de l'île et de l'origine de son peuplement par les Européens, qui déploie le récit étymologique contenu dans le nom: cette île couverte de bois a été défrichée par le feu, obligeant les premiers colons à se jeter à la mer pour échapper à l'incendie qu'ils avaient eux-mêmes allumé. Le récit est repris à l'identique dans la

⁵ André Thevet, “De l'isle de Madere, et comme elle fut habitée”, *La Cosmographie universelle* (Paris: Pierre L'Huillier et Guillaume Chaudière, 1575, t. I, livre III, chap. XI), f. 84 v^o.

⁶ Leandro Alberti, “Corsica Isola”, *op. cit.*, f. 6 r^o, à la suite.

⁷ André Thevet, *La Cosmographie universelle*, *op. cit.*, t. I, f. 84 v^o, à la suite de la citation précédente.

Cosmographie universelle et dans *l'Histoire de deux voyages*. François de Belleforest, le concurrent direct de Thevet, renvoie sur ce point à «l'histoire d'Estienne de Garibay, livr. 35. chap. 7⁸.» En vérité, dans son *Compendio historial* en quarante livres, Esteban de Garibay y Zamalloa donne une version plutôt succincte des événements, rappelant la date de la découverte de l'île en 1420, la raison de son nom, la destruction de ses forêts par le feu et l'extraordinaire fertilité de la terre qui en résulta, concluant par l'éloge de la politique d'expansion maritime des rois du Portugal⁹. Contrairement à son confrère Belleforest, Thevet ne donne jamais ses sources. Ou plutôt il feint de tenir son information d'une source orale, un témoin direct de l'événement: «Les autres qui se hasterent plus, garentirent leurs vies, se jettans dans les navires: et l'ay ainsi ouy compter à un vieil pilote Portugais, il y a vingt-trois ans, lequel me dist et afferma avoir esté present à l'embarquement, et lors qu'elle fut peuplée»¹⁰. Selon la hiérarchie traditionnelle des *visa, audita, lecta*, Thevet préfère toujours l'autopsie, ou vue directe, à l'écrit, et, faute de mieux, l'ouï-dire à la lecture des bons auteurs.

Le récit des origines conduit au tableau des ressources: en premier lieu le sucre, «qui est estimé le meilleur qu'on use pardeçà», ensuite les arbres, dont un if à l'ombre mortifère, une «espece de Gaiac, duquel ils ne tiennent pas grand compte, pour ce que à l'espreuve de la desiccation des humeurs, ils ne l'ont pas trouvé esgal à celui qu'on apporte des isles du Peru, de Madagacar, et autres lieux, où le trafic en est grand à merveilles»¹¹, un autre arbre produisant une gomme «qu'ils ont nommée Sang de dragon (ne sçay si à bon droict)», sans oublier les «Citrons, Limons, grosses Orenge, et quantité innumerable de Grenades douces, vineuses, et aigres, l'escorce desquelles ils appliquent

⁸ François de Belleforest, *La Cosmographie universelle de tout le monde* (Paris: Nicolas Chesneau et Michel Sonnius, 1575, t. II, col. 2030-2031).

⁹ Esteban de Garibay y Zamalloa, *Compendio historial de las Chronicas y Universal Historia de todos los Reynos de Espana*, tomo quarto (Barcelone: 1628, livre XXXV, cap. VII), p. 170.

¹⁰ André Thevet, *La Cosmographie universelle*, *op. cit.*, t. I, f. 84 v^o.

¹¹ *Ibidem*, f. 85 v^o.

à tanner et donner force et couleur aux cuirs, et le jus pour se rafraîchir, et en font du vin propre pour ceux qui souffrent trop grande évacuation et flux de ventre»¹².

Mais le produit le plus précieux de l'île, et celui qui a fait sa célébrité, est bien entendu le vin, qui surpasse même le vin Grec, ce que l'on appelle à l'époque la malvoisie. Pour asseoir la vérité de son dire, Thevet recourt comme d'habitude à son expérience personnelle, réelle ou supposée: «l'ayant expérimenté tant de l'un que de l'autre». Porté par son enthousiasme œnologique, il s'aventure à prophétiser: «Et que si le temps jadis Chios et Metelin ont été surpassées par Candie en la production de ceste liqueur, vous pourrez voir que Madere à l'advenir tiendra rang entre les isles vineuses, aussi bien que l'une des Canaries, nommée de Palme, où croist le vin blanc, rouge et claret, que lon transporte de toutes parts»¹³.

Une île dans l'histoire des rivalités européennes

Du tableau des ressources naturelles et des singularités on s'élève ensuite au tableau moral de ses habitants. Ce paradis terrestre, si fertile en fruits et d'une température si clémente, comme le prétendent certains, a été jusqu'ici épargné par les vicissitudes de l'histoire. «Au reste, plusieurs tiennent que Madere ne fut onques pillée ne saccagée, à cause, disent-ils, qu'elle est moderne, et que les villes et villages y sont bastis de nostre temps, aussi bien que sont celles des isles Fortunées»¹⁴. La digression par les Fortunées ou Canaries est uniquement destinée à prendre en faute François de Belleforest, un concurrent de Thevet, qui affirmait que les peuples de l'archipel habitaient dans des grottes. «Sur quoy celuy qui a traduit l'Histoire universelle de Jean Boëme Teutonic, s'est fort oublié, escrivant, qu'en cesdictes isles on ne fait ne villes ne maisons, et que les habitans se contentent des creux et

¹² *Ibidem*, f. 86 r°.

¹³ *Ibidem*, f. 86 r°.

¹⁴ *Ibidem*, f. 86 r°.

grottes des montaignes, où ils se retirent avec leur bestial»¹⁵. Dans son *Histoire universelle du monde*, traduite et amplifiée de l'Allemand Joannes Boemus, Belleforest, en vérité, parlait des Guanches et non des Espagnols¹⁶!

Or cette vision somme toute idyllique est démentie par l'histoire récente. Madère comme les Açores a été au cours du XVI^e siècle l'objet de convoitises et partant le théâtre de sanglantes batailles. Les Français notamment tentèrent de s'en emparer, comme ouvrant la voie au Nouveau Monde. Peyrot de Monluc, fils cadet de Blaise de Monluc, le maréchal de France, fut tué à la prise de Funchal en octobre 1566. Les Français saccagèrent la ville, brûlèrent églises et couvents, et massacrèrent deux cents personnes, dont sept cordeliers.

Comme l'on imagine, la compassion de l'auteur n'est nullement dirigée vers les insulaires pillés et rançonnés, mais vers «le vaillant Seigneur et Capitaine Pierre de Monluc», qui «reçoit le premier le malheur de fortune, à sçavoir un coup de canon, dont il mourut incontinent, au grand regret des siens, et plusieurs de sa suite»¹⁷. Les violences de la soldatesque sont présentées comme la conséquence inévitable de cette infortune, dont toute la responsabilité est rejetée sur les farouches insulaires. Une incidente nous apprend à cette occasion que Thevet avait été prié de se joindre à l'expédition, offre qu'il eut la prudence de décliner: «et ne le peuz faire pour plusieurs raisons». Madère, dans le dessein de Monluc, n'était qu'un premier jalon. L'entreprise qui avorta si lamentablement à Funchal avait sans doute pour but des horizons plus lointains, l'Afrique ou le Brésil: mais «l'entreprinse de découvrir païs, et passer oultre, fut nulle»¹⁸.

¹⁵ *Ibidem*, f. 86 r^o-v^o.

¹⁶ François de Belleforest, *L'Histoire universelle du monde* (Paris: Gervais Mallot, 1570, I, 9), f. 24 v^o.

¹⁷ André Thevet, *La Cosmographie universelle*, *op. cit.*, t. I, f. 86 v^o.

¹⁸ *Ibidem*, f. 86 v^o.

Madère palimpseste: les réécritures de la *Cosmographie universelle*

Tout cosmographe digne de ce nom le sait à la Renaissance: les îles sont vagabondes, et rien ne peut les fixer au socle de la terre. À la différence de la bien nommée terre ferme ou «terre continentale», l'île voyage, l'île dérive. C'est donc sa vocation de passer d'une mer à l'autre, d'un livre à l'autre. Rien de très surprenant, par conséquent, si le chapitre de la *Cosmographie universelle* sur Madère émigre dans deux autres ouvrages d'André Thevet, composés dans les dernières années de sa vie et tous deux restés manuscrits, le *Grand Insulaire et Pilotage*¹⁹ et l'*Histoire de deux voyages dans les Indes Australes et Occidentales*²⁰, qui se recouvrent partiellement. La description de Madère, qui est à peu près identique dans ces deux livres, comporte, par rapport au texte de la *Cosmographie*, quelques additions, dont une longue digression sur la sphère et le zodiaque, et plusieurs suppressions. La plus significative, et donc la plus regrettable, concerne l'invention d'une pierre gravée de prétendus caractères hébraïques et moresques, «NOHNA ADNI NARHABOVG, ABISVE, ABITOB, BEHEMOTH, GAMARIAS»²¹. Thevet ajoutait cette précision, à mettre au compte de sa souveraine *autopsie*, ce regard ubiquiste qu'il prétendait porter sur toutes les choses du monde, et de préférence les plus insolites et les plus improbables: «l'interprétation desquels je ne peux avoir autrement, que d'un Esclave Juif, natif de Tremissan, qu'il disoit estre telle, Nous te prions, pere de salut, pere de bonté, avoir pitié, et laisser en repos tes enfants». Avec cette très belle phrase de conclusion, d'une poésie indéniable, quoique involontaire: «Quant à plusieurs autres, ils estoient effacez pour la vieillesse et antiquité, mesmes du vent de la marine»²².

¹⁹ André Thevet, *Le Grand Insulaire et Pilotage*, circa 1588, BnF, Ms fr. 15452-15453, t. I, f. 138-140.

²⁰ André Thevet, *Histoire d'André Thevet Angoumoisain, Cosmographe du Roy, de deux voyages par luy faits aux Indes Australes, et Occidentales*, Ms fr. 15454, chap. 56: «De l'Isle de Madere», et 57: «Des principales richesses, qui se trouvent en l'Isle de Madere», f. 155 v^o-162 v^o; cf. l'édition critique procurée par Jean-Claude Laborie et Frank Lestringant (Genève: Droz, 2006), pp. 369-382.

²¹ A. Thevet, *La Cosmographie universelle*, op. cit., t. I, f. 86 v^o.

²² *Ibidem*, f. 86 v^o.

L'une des précisions nouvelles de cette ultime description de Madère est que Thevet fut empêché de se joindre aux troupes du jeune Monluc en 1566 par le procureur général Gilles Bourdin, son protecteur et mécène²³, et non pas seulement «pour plusieurs raisons» non autrement précisées, comme le disait le texte des plus vagues de la *Cosmographie universelle*²⁴.

Plusieurs des passages polémiques de cette nouvelle version se rencontraient déjà dans la *Cosmographie universelle*, notamment la réfutation de l'*Histoire universelle* de François de Belleforest, qui, à propos des Canaries, affirmait des insulaires qu'ils vivaient dans des grottes. Comme on l'a vu plus haut, il parlait, bien sûr, des Guanches, et non des colons chrétiens installés depuis peu dans l'archipel. Thevet ajoute à présent une pique contre l'Italien Girolamo Benzoni, l'auteur d'une relation traduite en 1579 à Genève par le pasteur Urbain Chauveton sous le titre accrocheur d'*Histoire nouvelle du Nouveau Monde*. Benzoni, dès les premières pages de son livre, commettait l'erreur grossière de confondre les deux archipels portugais de Madère et des Açores. Il définissait en effet «l'isle de Madere» comme «l'une des sept isles des Portugais, qu'ils appellent les Assores»²⁵. D'où la conclusion péremptoire de Thevet, toujours heureux de prendre un confrère en défaut: «Il monstre bien par là qu'il ne voyagea jamais»²⁶.

Surtout Thevet puise désormais largement dans les *roteiros* et autres manuels de pilotage à destination des gens de mer. On sait qu'il a

²³ A. Thevet, *Histoire de deux voyages*, chap. 57, f. 158 r^o; éd. Laborie et Lestringant, *op. cit.*, p. 375: [Monluc] «à la compagnie, et embarquement duquel je fus prié d'aller: mais Monsieur Bourdin procureur general de la cour de Parlement de Paris, avec lequel je demurois, ne me le voulut permettre».

²⁴ A. Thevet, *La Cosmographie universelle*, *op. cit.*, t. I, f. 86 v^o.

²⁵ Girolamo Benzoni, *Histoire nouvelle du Nouveau Monde*, traduit par Urbain Chauveton (Genève: Eustache Vignon, 1579, livre I, chap. XI), pp. 84-85. Cf. A. Thevet, *Histoire de deux voyages*, f. 155 v^o; cf. éd. Laborie et Lestringant, *op. cit.*, p. 369, note 2.

²⁶ A. Thevet, *Histoire de deux voyages*, f. 155 v^o; cf. éd. Laborie et Lestringant, *op. cit.*, p. 369.

possédé notamment *O Livro de Marinharia* de Manuel Alvares, roteiro manuscrit aujourd'hui conservé au Musée Maritime de Greenwich et naguère publié par les soins du regretté Luis de Albuquerque²⁷. Il possédait également deux exemplaires, l'un et l'autre abondamment annotés de sa main, des *Voyages aventureux* de Jean Alfonse dit de Saintonge, le Portugais João Afonso, naturalisé français et marié en pays de Saintonge. Sa bibliothèque de bord comprenait aussi la navigation de Magellan par Antonio Pigafetta et le *Grant Routier* de Pierre Garcie dit Ferrande.

Les Açores, des îles au vent

Le chapitre de l'*Histoire de deux voyages* consacré aux Açores suit à peu près le même ordre, et comporte une étymologie des plus fantaisistes rattachant le nom de l'archipel au verbe français «essorer». Essores, «qui est un mot François, lequel signifie autant comme essuyer, ou secher, ou mettre quelque chose au vent»²⁸. Cette fausse étymologie se rencontrait déjà dans *Les Singularitez de la France Antarctique*, le premier des écrits d'André Thevet sur l'Amérique, trente ans plus tôt: «Voilà parquoy elles ont esté ainsi nommées, pour le grand essor que cause ce vent es dites isles: car essorer vaut autant à dire comme secher, ou essuyer»²⁹. Le nom des Açores, comme chacun sait, est d'origine portugaise et vient du mot *açor*, oiseau de proie que l'on appelle en français «autour». Mais peu importe à Thevet: il lui faut des étymologies parlantes, comme il est question, en héraldique, d'«armes parlantes», des étymologies qui suggèrent immédiatement l'apparence concrète de

²⁷ Luis Mendonça de Albuquerque, *O Livro de Marinharia de Manuel Alvares* (Lisbonne: Junta de Investigações do Ultramar, 1969). Pour la liste des livres géographiques et nautiques possédés par Thevet et annotés de sa main, voir Frank Lestringant, *André Thevet, cosmographe, op. cit.*, pp. 397-400.

²⁸ A. Thevet, *Histoire de deux voyages*, chap. 58: «Poursuite de la route jusques aux Isles des Essores», f. 162 r^o; cf. éd. Laborie et Lestringant, *op. cit.*, p. 382.

²⁹ A. Thevet, *Les Singularitez de la France Antarctique, autrement nommée Amerique* (Paris: les héritiers de Maurice de La Porte, 1557 et 1558), chap. 83, f. 165 r^o; rééd. *Le Brésil d'André Thevet* (Paris: Chandeigne, 1997), p. 303.

l'objet géographique considéré. Madère est tirée du bois qui la couvrait de son épais manteau; les Açores viennent du vent qui les a jetées à travers l'Atlantique.

Suivent, comme pour Madère, la situation de l'archipel et ses dimensions, puis l'inventaire des richesses naturelles qu'il renferme. Cette fois, le catalogue est beaucoup plus sommaire. L'inventaire est dressé en partie double. La liste des absences surprenantes accompagne celle des richesses, de sorte que le bilan est exactement balancé:

En ceste Isle [de la Terceira] non plus qu'aux autres des Esoles vous ne trouvés aucun animal ravissant, comme loups, regnards, non plus que de lievres, et perdrix, encores qu'on y aye force connils, merles, cailles, rossignols, et autres oyseaux bons à manger. De moineaux il ne s'y en trouve point, non plus que de perroquets, si on ne les y porte. De rivieres navigables n'y en a point, bien des torrents d'eau qui viennent des montagnes. En ces endroits la mer est fort peu fertile en poisson, au moins qui soit bon: de fruits tres bons elle en est assés bien garnie, comme de figes, oranges, citrons, olives, poires, et autres³⁰.

En dernier lieu, la triste histoire des événements récents occupe ici l'essentiel du chapitre: c'est le désastre naval de la Terceira, en juillet 1582, lorsque l'escadre franco-portugaise de Philippe Strozzi, le cousin de Catherine de Médicis, fut battue et dispersée par l'armada espagnole du marquis de Santa Cruz. Thevet s'étend à loisir sur les circonstances de cette défaite, ayant été renseigné à ce sujet par son neveu Guillaume Thevet, dit le Capitaine de la Vallade, qui aurait pris part aux opérations³¹.

³⁰ A. Thevet, *Histoire de deux voyages*, chap. 59: «Description de l'Isle de la Tersere», f. 163 r°; cf. éd. Laborie et Lestringant, *op. cit.*, p. 384.

³¹ *Ibidem.*, f. 162 v°; éd. Laborie et Lestringant, *ibidem*, p. 383.

Conclusion: quantité et qualité

Pour résumer ce qui précède, on retiendra de l'écriture de la cosmographie selon Thevet quatre caractéristiques principales:

- 1) Un exposé peu original du point de vue de l'information géographique, et qui pille volontiers, sans jamais les nommer, les relations antérieures.
- 2) L'attrait marqué pour la singularité et la merveille, ce qui donne parfois à ses ouvrages un cachet suranné, que l'on a inexactement qualifié parfois de «médiéval».
- 3) La récurrence de l'affirmation «autoptique», au demeurant peu vraisemblable. À l'en croire, Thevet aurait possédé le don d'ubiquité, se trouvant partout à la fois, sur tous les fronts et sur tous les rivages.
- 4) L'omniprésence de la guerre maritime, expression de la rivalité entre puissances européennes, d'où la France, toujours, ressort vaincue, tant à Madère en 1566 face au Portugal qu'à la Terceira en juillet 1582 face à l'Espagne.

L'archipel est placé sous le signe de la variété. C'est comme l'emblème de la bigarrure du monde tel que le conçoit Thevet. Or le modèle cosmographique à la Renaissance s'efforce de conjoindre en un tout la «quantité» mathématique et la «qualité» historique, le canevas géométrique hérité de Claude Ptolémée et l'histoire générale et particulière venue de Strabon. De l'Allemand Sébastien Münster aux Français Belleforest et Thevet, l'alliance de la quantité et de la qualité laisse prédominer la qualité. Les cosmographes du XVI^e siècle sont moins des mathématiciens que des compilateurs d'histoires. Dans ses derniers livres, l'*Histoire de deux voyages* et surtout le *Grand Insulaire et Pilotage*, Thevet tente de réinjecter de la quantité dans la qualité, en lardant son récit ou sa description de larges extraits de *roteiros*, avec caps et distances, gisements et rhumbs. Ce serait la manière la plus clémente, le plus haut sens selon lequel interpréter son imposture de faux voyageur au long cours. Au cœur de ses reconstructions fictives, dont l'invention d'un second voyage au Brésil qui n'a d'autre existence que livresque,

réside l'alliance toujours conjecturale entre la quantité et la qualité, entre d'une part la science exacte du mathématicien, du géomètre et de l'astronome, une science, donc, de la mesure, et d'autre part le savoir subjectif et particulier de l'observateur qui note au fil des jours ses impressions de voyage. Ce n'est donc pas tant le problème de Thevet, ou sa pathologie personnelle, que le problème général du géographe, à la Renaissance comme peut-être aujourd'hui: celui qui consiste à réunir dans un seul discours de savoir l'hétérogénéité fondamentale et irréductible de la mesure mathématique et de la perception sensorielle. La cosmographie de la Renaissance, comme encore la géographie du XXI^e siècle, est un faisceau de disciplines, une gerbe de savoirs, mais une gerbe mal liée et prête à se défaire à chaque pas du moissonneur, dans l'éparpillement des épis ou la jonchée scintillante de l'archipel.